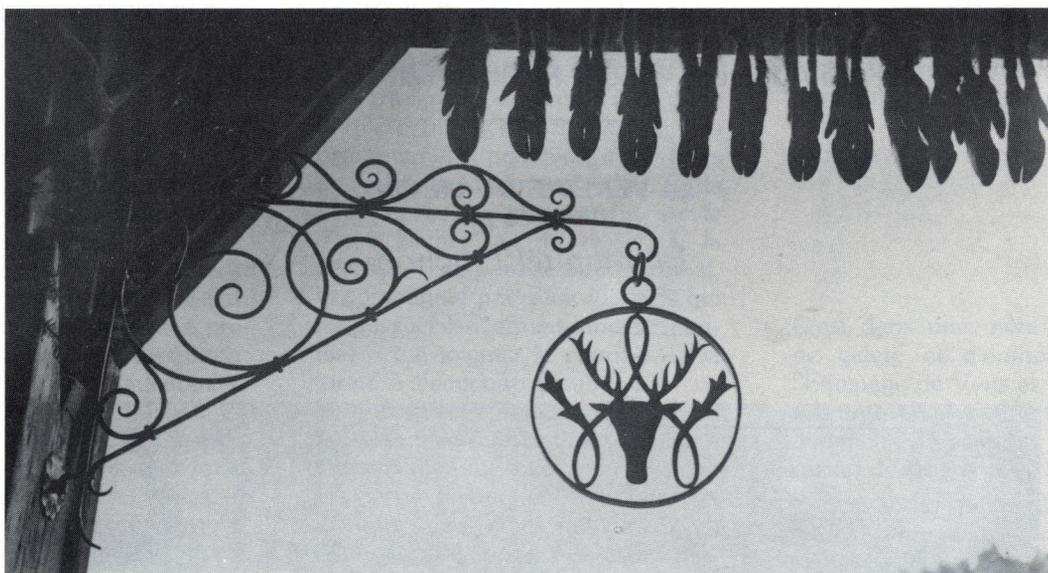


VENÉRIE

la chasse aux chiens courants





RALLYE WURTEMBERG 1949 - 1968

Ferdinand Riant dans « Parlons Vénérie », paru en 1950, présentait ainsi le Rallye Wurtemberg :

MAÎTRE D'ÉQUIPAGE : *M. GUILLAUME WIDMER*

Adresse de l'Équipage : TUBINGEN, Wurtemberg (Allemagne)

Bouton : Tête de cerf dans un W.

Tenue : Noire à parements rouge, gilet de velours ventre de biche, culotte blanche.

Chiens : 25 anglo-poitevins.

Servis par : Maurice Lanoue dit La Forêt, Louis Dode dit La Brisée et 2 hommes à pied, Robert Romens dit La Trace et Ar. Zech dit La Rosée.

Forêt : Forêt de Wurtemberg.

Fanfare : La Wurtemberg, par Thiberge (Normand, p. 109).

Boutons d'équipage

Capitaine et Mme d'Arnaudy, M. Jean Baldensperger, Colonel de Carmejane, Chef d'Escadrons de Chabot, M. Dominique Drouin, Capitaine Fillette, Capitaine François de la Hamayde, Lieutenant et Mme Alain Chevalier de Lauzières, M. et Mme Maurice Loubet, Capitaine Millon, Général de Corps d'Armée Roger Noiret, Commandant Jean Rivière, M. et Mme Pierre Volker, M. Philip Whitechurch, Lieutenant-Colonel Corbin de Mangoux, Madame Widmer, Mesdemoiselles Christiane Widmer et Geneviève Loubet.

Monter un équipage en Occupation : voilà une idée de génie. Elle a été réalisée dans la perfection par M. G. Widmer, gouverneur du Wurtemberg.

Ce sont des volontaires qui servent l'équipage, les boutons faisant le bois le matin. On chasse des cerfs dans le massif de Schonbuch, belle forêt mais sourde et accidentée.

Le Rallye Wurtemberg y chassa de 1949 à 1952 et cette période d'Allemagne est riche en souvenirs autour de Tubingen près de ce magnifique territoire du massif du Schonbuch en Forêt Noire.

Lors de la constitution de l'équipage, Guillaume Widmer alla chercher

en Bretagne, à Guéméné-Penfao, les chiens du marquis de Becdelièvre que ce dernier lui prêta.

De son côté, Maurice Loubet, venu de Villers-Cotterêts pour aider à ses débuts la vénerie installée à Bebenhausen, apporta lui-même quelques sujets. L'élevage au chenil fit la suite.

Les chiens nécessitaient des qualités solides pour affronter ces véritables « montagnes russes » que représentait ce massif du Schonbuch, compliqué par un climat occidental avec des débuts de saisons chaudes et humides et des hivers très rigoureux.

Il était pratiquement impossible d'être aux chiens et les boutons se re-

layaient pour les servir, en faisant des chasses au « parti ».

Nous laissons Maurice de Chabot nous raconter une journée de Saint-Hubert en forêt de Bebenhausen :

« Courir un cerf en Allemagne ! Quel amateur de vénerie en Occupation, parcourant à cheval les belles forêts du Wurtemberg roussies par l'automne n'a-t-il pas rêvé de le faire, derrière les chiens et la trompe aux lèvres ? Ce plaisir de roi vient de m'être récemment donné.

J'ai passé en garnison à Tubingen, ravissante ville de l'Allemagne du Sud, près de trois merveilleuses années. Ambiance de victoire récente matérialisée par la conquête,

la satisfaction d'évoluer sans armes dans un paysage où l'on s'est battu, « colonie » française nombreuse, faisant bloc, entente parfaite entre « G.M. » et Armée, vie large...

Oui la vie était large et belle.

Le gouverneur de Wurtemberg, M. Widmer, grand amateur de chevaux et disciple de Saint Hubert, aimait à s'entourer de cavaliers. Les portes de la Résidence leur étaient spécialement ouvertes. Dans une atmosphère que Foudras n'eût pas désavouée, on discutait de bons coups, on en buvait de plus grands encore, et l'accueil souriant de Mme Widmer ne se démentait jamais !

Aussi nos voitures prenaient-elles toutes seules les dangereux virages montant à la Résidence et — ô miracle — ceux qui en redescendent. A qui devons-nous ce prodige ? A Saint Hubert, sans doute.

Braves voitures ! En trois années on n'a jamais enregistré sur ce parcours un seul accident. »

Pour le grand agrément des cavaliers, M. Widmer avait organisé en forêt de Bebenhausen de nombreux rallies. C'est en parcourant ces bois que l'idée lui vint d'y chasser à courre et de renouveler ainsi une tradition locale très ancienne, mais abandonnée depuis des siècles. A la fin de l'été 1949, ayant fait venir une douzaine de chiens, dont les meilleurs prêtés par M. Loubet, maître d'équipage du Rallye Forêt de Retz, il découpla sa petite meute et attaqua son premier cerf : le Rallye Wurtemberg était né.

Les fondateurs étaient ardents mais peu nombreux. Autour du maître d'équipage et de Maurice Lanoué bientôt dit « La Forêt » faisant fonction de piqueur, se groupaient M. Philip Whitechurch, le Lieutenant-colonel de Carmejane (dit Sim ou le petit Colonel), le Lieutenant Alain de Lauzières, le Capitaine Millon, tôt rejoints par le Capitaine de La Hamayde, le Chef d'Escadrons Rivière, le Capitaine d'Arnaudy (dit Bébert) et le Capitaine Fillette ; le chauffeur Zech et les gendarmes Rommens et Furling, gardes à la Résidence, gagnés à leur tour par le démon de la vénerie, apportaient en motocyclette leur précieuse contribution à la tâche commune. Tâche ardue s'il en fut : une forêt très coupée, mal percée, rendue spécialement sourde par de nombreuses sapinettes, une sécheresse exceptionnelle, un petit nombre de chiens et de cavaliers.

Mais rien ne rebuta nos néophytes soutenus par l'ardeur des catéchumènes. Pendant deux mois chacun

piocha son métier ; deux fois par semaine nos veneurs étaient en forêt pour faire le bois ; on promenait les chiens, on étudiait les animaux. Bref, c'était une préparation fébrile ! Vers la fin du mois d'octobre, je reçus par téléphone une invitation pour la Saint-Hubert : « Arrivez la veille au soir sept heures » me dit-on. « Nous arrêterons les plans pour le lendemain. Votre cheval a travaillé tous ces jours-ci ; votre trompe est astiquée, votre lit fait, les fleurs dans les vases. Jetez pour quelques heures votre rond de cuir aux orties, plantez-là vos travaux d'Etat-Major et laissez-vous offrir tous les deux, en bonne compagnie, une journée d'air pur ! »

Qui songerait à se faire répéter deux fois une pareille invitation ?

Aussi, bien avant l'heure fixée, nous franchissons, ma femme et moi, la

On coupa court à mes protestations. — Voilà trois jours que nous nous esquintons à répéter cet Introït et toute la Messe. Ce n'est pas quand il arrive des troupes fraîches qu'on va les laisser en réserve !

Le ton était sans réplique... et moi tout prêt à me laisser convaincre. J'embouchai mon « biniou » et rassemblant dans ma mémoire des souvenirs de messes de Saint-Hubert de Chantilly ou de Fleurines, je m'efforçai de me pas trop ajouter aux discordances de mes sympathiques collègues dans l'exécution de leur « Introït ».

Réflexion faite, cela pouvait aller.

La suite fut même très convenable et la « Duchesse de la Trémoille » se révéla brillant.

Le lendemain matin, avant qu'on ne pût distinguer un fil blanc d'un fil noir, les « féroces » étaient au



M. Guillaume Widmer.

grille du gouverneur. Dans la cour, plusieurs voitures stationnaient çà et là.

— Il y a du monde pensâmes-nous, cela doit déjà discuter ferme.

Mais le seuil sitôt franchi, un vacarme inouï nous accueillit dans le hall : six ou sept veneurs, la face congestionnée par l'effort soufflaient éperduement dans leur trompes. Nous eûmes à peine le temps de saluer le maître de maison, qu'un verre de whisky aidait visiblement à supporter ce tintamarre avec le sourire.

— Pas de mollesse, me dit Sim, voilà ton « biniou » et sonne avec nous l'Introït de la Saint-Hubert !

— L'Introït de la Saint-Hubert ! fije ahuri, vous ne manquez pas de culot ! C'est ce qu'il y a de plus diffi...

bois : le maître d'équipage et son piqueur, assistés de Zech et de Rommens, puis Sim, le Commandant Rivière et le Capitaine Millon.

Malgré tous leurs efforts, ils ne purent rencontrer aucun animal.

Tout au plus quelques volcelest frais furent-ils relevés, mais les enceintes sont si importantes et le sol si sec, qu'il fut impossible de suivre un pied. La journée débutait mal ! En redescendant au chenil pour troquer leur salopette contre l'élégante tenue du Rallye Wurtemberg, noire à parements cerise, ces messieurs étaient sombres. Pour la Saint-Hubert allait-on faire buisson creux ? Au même moment, avec les autres cavaliers suivés des chevaux en main, je faisais route vers le chenil.

Suivant les prés qui bordent la route de Stuttgart, nous étions sans cesse croisés par des automobilistes allemands. Ils tournaient vers nous des faces ahuries. Visiblement cette tenue leur semblait extraordinaire. Passe encore si nous avions été à l'époque du carnaval ou le jour de la Saint Nicolas !

Monté sur mon anglo-arabe « Brin d'Amour » (très joli cheval, mais parfaitement odieux à la chasse), je trottinai à côté de Whitechurch. Sur son « Sauteur » il s'en allait d'un pas gaillard, les rênes longues et la pipe au bec.

— Vous montez là une bien jolie bête, mon Commandant, raillait Philip. Elle a les pattes fines mais elle semble d'une nature nerveuse !

— Ne vous avisez pas de lui chatouiller le derrière, répondais-je du même ton, vous termineriez la chasse dans la Sanitaire, ou chez le Père Eternel, mais pas sur le dos de votre saucisson.

— Elle botte ?

— Légèrement.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas mis un feu rouge à la queue ? Et elle doit aimer les chiens, sans doute ?

— Dans un rayon de trois mètres cinquante, elle les mouche impitoyablement.

— Impossible au montoir, je suppose ?

— On ne peut rien vous cacher. Et pour terminer, elle colle au rang, rue, pète et fait face à l'homme !

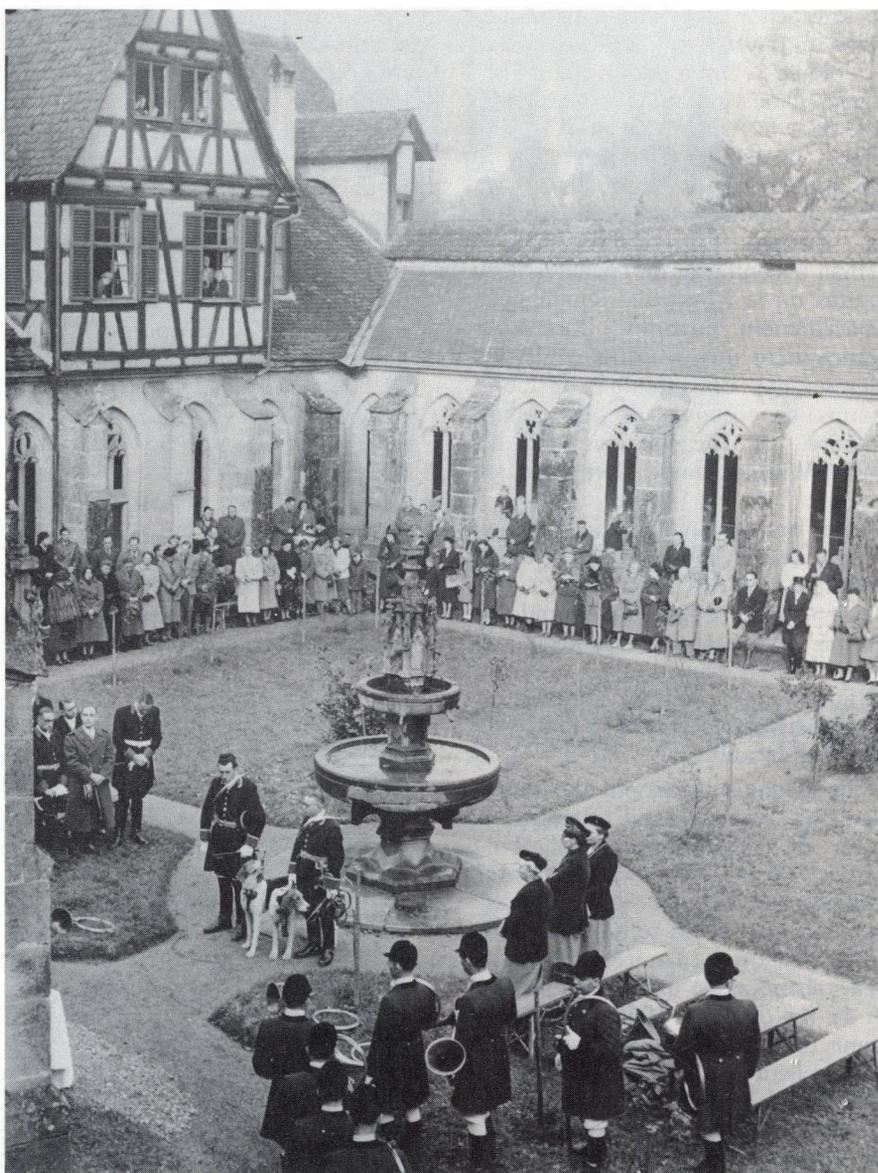
Au tournant d'un chemin, brusquement, nous apparut Bebenhausen... Bientôt les dames nous rejoignirent en voiture, chaperonnées par le Colonel Courtois, Gouverneur d'Echingen.

M. Widmer et ses compagnons du matin portaient l'oreille basse. Au rapport, en somme il n'y avait rien. Chacun donnait son avis sur la conduite à tenir lorsqu'un garde allemand survint avec une merveilleuse nouvelle : une troisième tête hardée de six biches était vue dans le Tribe « Domi ».

Du coup les visages se détendirent, l'allégresse flotta dans l'atmosphère.

Au milieu des rires et des quolibets (Avez-vous recommandé à votre jolie petite bête d'être sage, mon Commandant ?) la caravane de voitures se mit en marche pour aller entendre la messe au rendez-vous de Velleda.

Velleda est une minuscule clairière au bord d'un plateau dominant le paysage. De cette estrade, la forêt semble dans la brume une mer houleuse couleur de plomb, çà-et-là saupoudrée de vieil or. Sous quelques



Saint-Hubert dans le cloître de l'abbaye de Bebenhausen, 1951.

grands arbres aux fûts majestueux, un joli pavillon de rondins ouvre sa porte, surmontée du classique massacre de cerf.

Beaucoup d'invités sont déjà là, se chauffant à un sympathique feu de bois. Dehors, sous une voûte de branches haute comme une cathédrale, un autel portatif a été dressé. A dix heures, l'Abbé aumônier adjoint de Tübingen, assisté de l'Abbé aumônier-chef, commence la messe. L'enfant de chœur n'est autre que « Bébert », resplendissant dans son uniforme à tunique rouge, culotte bleu ciel à bandes rouges, bottes vernies.

Encadrant l'autel, côté Epître, Mlle Danièle Widmer tenant au trait le chien Kaolin enrubanné aux couleurs de l'équipage ; côté Evangile, le modeste peloton des sonneurs.

Aux premiers répons éclate l'Introuvable des Trompes. Les veines du cou saillent. Les visages se colorent, les joues s'enflent, prêtes à exploser.

A ma gauche, celles de Fillette semblent deux pommes énormes. A ma droite, le visage du petit Colonel prend une teinte aubergine à faire pâlir-ses parements. Entre ce fruit et ce légume, de quoi puis-je bien avoir l'air moi-même ?

Mais la messe se poursuit, alternant ses sonneries avec les « Dominus Vobiscum » de l'Abbé et les « s'tutuo » de Bébert l'Ecarlate.

L'assistance est recueillie ; Kaolin révèle son excellente éducation en se muant en chien de porcelaine. A longueur de trait, son jeune et gracieux valet, les yeux baissés, semble veiller sur lui comme un ange tutélaire.

Mais les trompes attaquent la dernière fanfare.

— « Ite missa est », dit le desservant.

— « Deo gratias », répond Bébert visiblement soulagé.

Et la messe s'achève sur les ultimes accords de la Saint Hubert.

Tout aussitôt l'Abbé, après une charmante allocution, bénit la meute, sous le crépitement des appareils photographiques et des caméras.

Puis, lentement (il faut bien bavarder un peu), les fidèles regagnent leurs voitures pour aller avaler un bouillon réparateur.

Enfin, on passe aux choses sérieuses et, peu après, la file des chevaux s'enfonce dans une jolie vallée, dépassée par la caravane des voitures, pour se rendre au « Tribe Domi ».*

L'enceinte d'attaque était énorme et fourrée. Il ne fallut pas moins de tous les cavaliers pour l'entourer. Brin d'Amour à qui la solitude était insupportable était absolument odieux. Pour ma consolation, j'apercevais de loin le Colonel du Breuil dont le « Gaulois » se livrait aux mêmes facéties que le mien. Il n'y a donc pas de déshonneur, pensais-je. Ah, ces chevaux de concours !

Au bout de vingt minutes d'attente, des coups de corne nous annoncent que notre animal a du vider l'enceinte. Nous rallions le fond de la vallée et trouvons ces dames en joyeux émoi : elles ont vu comme sur commande, sauter le cerf, poussant devant lui six biches.

La maison fait bien les choses !

Le maître d'équipage donne l'ordre de découpler les autres chiens.

C'est alors que survint un incident stupide qui pèsera lourdement sur toute la chasse.

Avant qu'on ait pu l'arrêter, le premier chien prend aussitôt la voie, mais sur le contre et les sept autres le suivent dans une sapinette impénétrable.

M. Widmer décide de les arrêter plus haut et nous donne l'ordre de suivre les rapprocheurs. Suivre dans cette forêt n'est pas chose facile. Les ravins à pic où l'on hésite à faire descendre son cheval, vous font facilement distancer par les chiens dont les abois, très vite, ne s'entendent plus. Il faut que les boutons qui ont la chance d'être « dans le coup » sonnent, sonnent éperdument pour rallier les autres.

Nos quatre chiens étaient partis bon train, le nez par terre, dans un style impeccable. Connaissant mal cette partie de la forêt et craignant de me perdre, je colle à Alain ou à Philip et m'en trouve bien.

Pendant trois quarts d'heure nous filons comme des flèches.

Taïaut... ! Taïaut... !

Devant nous, le cerf d'attaque saute l'allée... seul, et suivi de près par les quatre limiers, Alain nous sonne « une vue » très bien enlevée et nous repartons les mains basses.

Quelle sensation merveilleuse que de galoper en forêt derrière les chiens ! Je m'essaie à quelques bien-

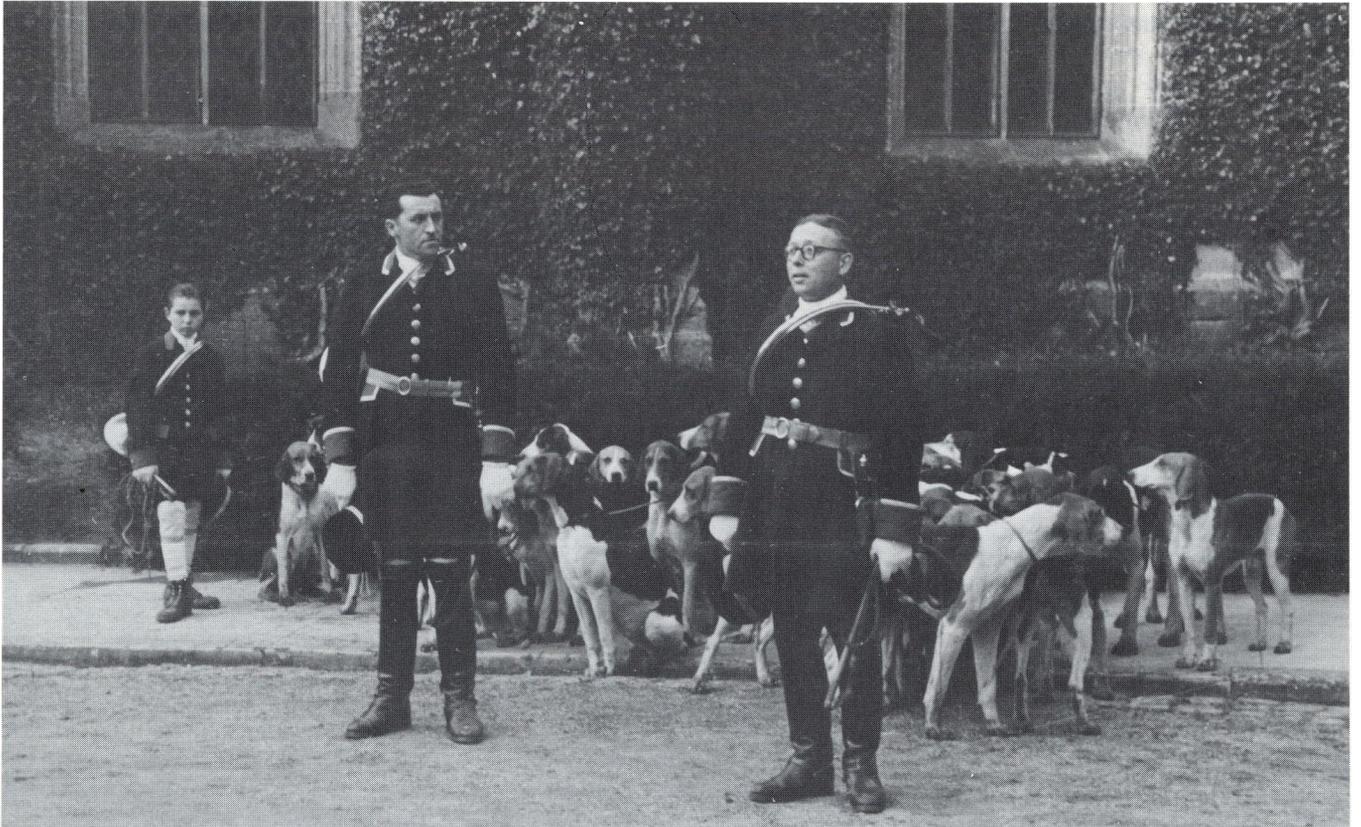
aller. Ils ne sont pas brillants. Brin d'Amour tire à pleins bras et mon bras gauche crispé me donne des contractions dans l'épaule. Où donc es-tu « Indépendance des Aides » de mes vingt ans ?...

Bientôt le train se ralentit, on arrive sur le plat. Le soleil déjà haut, a bu toute la rosée. La voie est désespérément sèche, Kaolin est en tête.

Le maître d'équipage nous a rejoints, mais nos rapprocheurs obligés de faire un détour, sont encore en arrière. Les chiens plongent dans un ravin et avec l'humidité retrouvée, la voie redevient meilleure et le train s'accélère. Devant le gouffre nous hésitons... Allons-nous suivre jusqu'en bas les chiens ? Quel parti vont-ils prendre ?

— « Ça va remonter sur Velleda », dit Philip.

En effet, les abois semblent tourner à droite. Nous suivons une allée à mi-pente pour arriver en même temps que Kaolin sur le rebord du plateau. Là, encore une fois, les chiens retombent en pleine sécheresse et flottent. La terre est dure et craquelée. La mousse est comme de l'étoupe. Leur travail devient impossible : avec une extrême conscience ils quêtent dans toute la clairière à la recherche de leur voie. On perd du temps. Le cerf se forlonge. Le maître d'équipage et son piqueur pressent leurs chiens.



Au premier plan, de gauche à droite, Maurice Lanoue dit La Forêt, Louis Dodé dit La Brisée.



En forêt de Villers-Cotterêts, chasse couplée avec le Rallye Forêt de Retz, au centre, M. Maurice Loubet.

— « Au coûte, au coûte, mes petits valets ! »

Nous en profitons pour souffler un peu, encolure basse, rênes longues. Les chevaux sont blancs d'écume.

Où sont les chiens ? D'autres cavaliers nous rejoignent. Ils ne les ont pas vus. Les chiens sont toujours en défaut.

Mais quel admirable travail ! Tantôt le nez par terre, tantôt la tête au vent, ils semblent dire : « s'il restait seulement une goutte de rosée ! »... Mais rien n'alourdit les feuilles qui volent, au moindre souffle, en légers tourbillons.

Soudain un récri de Débonnaire secoue la torpeur ambiante.

— « Kaolin, Luron, Darius !...

Ecoute à Débonnaire ! »

et les trois chiens rallient, aussitôt suivis par le peloton de cavaliers. Ce serait le moment d'arrêter et de mettre enfin la meute sur la voie des rapprocheurs !

Les chiens lentement traversent de bout en bout le plateau de Velleda. Ils commencent à descendre dans la vallée qui mène au « Camp des Américains ». Là, sur le versant exposé au soleil, ils tombent de nouveau en défaut. Pendant qu'ils quêtent, çà-et-là, partent trois biches. Miracle de discipline et de dressage, ces quatre chiens n'ont pour elles pas un même regard. Tout entiers à leur voie, ils poursuivent leur besogne, en bons artisans. On les tient sous le fouet pendant que Zech amène les huit autres chiens couplés. Ils sont mis sur la voie. Mêlés aux quatre rapprocheurs, les voilà déjà partis. Quel chambard !...

Avec joie on réentend des bien-aller sonores. Fillette et Zech se surpassent. Brin d'Amour m'arrache les bras et gicle en lançades comme pour un départ de plat. Le gros derrière de Sauteur se rapproche dangereusement. Ça va très bien. Ça va trop bien même, car le vieux Kaolin, trop lent, n'a plus assez d'autorité pour imposer le train. Les plus jeunes chiens le dépassent, emportés par leur émotion. Ils le gênent et sur cette voie déjà froide il faudrait toute son expérience, tout son odorat subtil.

Les huit derniers chiens ont-ils bien pris connaissance de leur animal ? Redoutant un change toujours possible dans ces conditions, nous les

suivons dans leur périple qui nous ramène à Velleda. C'est bon signe. Le cerf revient souvent à son attaque.

Au bout d'une demi-heure, on sent la meute ralentir ; les abois se font rares ; Darius et Kaolin reprennent la tête. Mais eux-mêmes semblent moins chauds. Il fait si sec et la voie est si vieille... On continue encore un bon moment. De loin en loin, un récri, timide, mal assuré, réveille l'écho des futaies. Le soleil baisse mais aucune humidité ne tombe, qui viendrait à notre secours. On appuie les chiens. Peine perdue. Une demi-heure plus tard, devant un grillage qui s'étend en travers, ils tombent définitivement en défaut. Pas très loin devant nous se trouve l'enceinte d'attaque avec ses sapinettes, ses vastes fourrés... Mais il est tard. La retraite est longue. Après plusieurs essais infructueux, le maître d'équipage décide de faire sonner la rentrée au chenil. Quelle tristesse !

Tous les chiens sont là.

Ces dames semblent avoir gaiement pris les choses. Autour d'un grand feu, elles bavardent en buvant du punch et en dévorant des sandwiches.

— « Je m'en mettrais bien un derrière la cravate » dit le petit Colonel en descendant de cheval, assez haut pour être entendu.

— « Moi aussi... Moi aussi... » reprennent en chœur tous les autres. J'ai toujours secrètement méprisé les veneurs élégants qui se font retrouver à la curée par leur chauffeur, confient leur cheval à un cocher et rentrent les pieds au chaud, confortablement installés dans une



Le maître d'équipage et sa meute.



Un rapport en forêt de Bebenhausen.

puissante voiture. La retraite fait partie de la chasse. Qui dira le charme des retraites ?...

Une saine fatigue a détendu les nerfs, les « paniers » des gens aimables ont rempli les creux d'estomac, les chevaux sentant l'écurie marchent d'un pas allègre.

Notre retraite à nous fut pleine d'agrément. On eût dit une bande de jeunes gens rentrant de l'école. La nuit descendait à présent sur la forêt. En entrant dans les bois qui surplombent Tubingen, je jetai un dernier coup d'œil à Bebenhausen.

Çà-et-là, dans la pénombre, des lumières s'allumaient aux fenêtres et la petite ville fortifiée qui déjà sombrait dans la brume disparut au tournant du sentier.

Quand nous arrivâmes à l'écurie, il faisait nuit noire. Toute la bande joyeuse se retrouva à la Résidence pour un « goûter dinatoire ».

Euphémisme charmant pour désigner un plantureux repas où rien ne manque, ni la bonne chère, ni l'appétit, ni la saine gaité.

Dans cette grande salle à manger aux proportions harmonieuses, la lueur délicate des chandelles n'éclaira que des visages heureux.

Si quelque convive, poussé par les vapeurs du vin, enjoliva un peu ses histoires, la vérité oblige à dire qu'il ne fut point lapidé. Et, du reste, quel veneur se fût avisé de lui jeter la première pierre ? On lui aurait plutôt sonné les honneurs du pied !

Hélas, il fallut s'arracher à cette délicieuse atmosphère. Les trompes

furent une dernière fois décrochées pour la circonstance et après nos au-revoirs émus, quand nous franchîmes la grille, les dernières notes des « Adieux des maîtres » nous accompagnaient encore.

* * *

Après la période d'Allemagne, Guillaume Widmer revenu en France, s'installe dans l'Oise. Nommé lieutenant de louveterie, l'idée de faire revivre le Rallye Wurtemberg le tente ; c'est la raison pour laquelle, exerçant ses droits de louvetier, un vautrait prend naissance en 1960, dans la voie du sanglier.

Avec l'aide de quelques amis, dont principalement MM. Pointier et Geneste, quelques chasses reprennent.

Il entreprend à nouveau un élevage.

Le vautrait est servi par La Brisée et ne comporte que des boutons d'honneur.

La forêt de Hez-Froidmont, située entre Beauvais et Clermont-de-l'Oise et qui fut longtemps la propriété du duc d'Aumale après avoir été celle des Montmorency puis des Condé, remembrée seulement par les Domaines en 1931, vit découpler le vautrait de M. Stern dont le chenil existait encore il y a quelques années près de Clermont, puis l'équipage par Monts et Valons au comte Bertrand de Valon et le Rallye Chambly au Prince Murat. En 1956, le Rallye Taillis-Tayaut à M. Pierre Bocquillon y découpla sur le chevreuil avant de venir s'installer à Compiègne sous le nom d'équipage Pic'Ardie Valois en 1962.

A son départ, Guillaume Widmer reprend l'adjudication de la forêt d'Hez où il chasse régulièrement le sanglier jusqu'en 1968.

Ce territoire très accidenté, rappelant aux anciens boutons les futaies du « Schonbuch », était environné de marais spongieux où les ruses de l'animal chassé multipliaient les difficultés.

Le Rallye Wurtemberg y fit des chasses intéressantes et souvent très sportives comme celles que nous reproduisons ci-dessous, celle du dimanche 4 novembre 1962, que nous reproduisons ci-après :



M. Jean-Pierre Grenier et son épouse, Dany, fille de M. Guillaume Widmer.



Saint-Hubert du 4 novembre 1962, en forêt de Hez-Froidmont.

SAINT HUBERT EN FORÊT DE HEZ-FROIDMONT

Nous avons décidé que, comme en Allemagne, la messe serait dite en plein air et un dimanche à la demande générale des gens du pays désireux d'être libres et d'assister à la cérémonie.

Le carrefour de la Reine avait été choisi comme le plus beau de la forêt. En raison de l'automne tardif, les arbres n'avaient pas perdu leurs feuilles, les couleurs étaient à leur mieux. Le jeudi, jour de la Toussaint, le temps était splendide, mais dès le vendredi, il pleuvait, le ciel était uniformément gris, avec encore de la pluie le samedi jusqu'à six heures du matin le dimanche. Un abri avait été monté au-dessus de l'autel. A sept heures la pluie avait cessé. Le soleil ne s'est pas montré, mais le gris du ciel était plus pâle et toute la forêt avait des teintes ouatées qui ajoutaient à son mystère.

L'autel avait été placé sur une sorte de talus et dominait le carrefour. Beaucoup de monde venu de tous les villages avoisinants. Les chevaux impeccables avaient été amenés par les enfants du club qui les tenaient en main en demi-cercle dans la futaie derrière l'autel.

Dans l'assistance : Madame Pontal, épouse du Préfet et ses enfants ; M. et Mme Camous, secrétaire général de l'Oise ; M. et Mme Drion, Directeur des Haras ; M. et Mme Prisse ; Bertrand et A.-M. Verne et leurs deux fils ; Madame Pointier ;

Madame Geneste ; Madame Rivière ; Arlette Whitechurch ; Yvonne Lanoue ; François Furling ; Armand Moreau.

Equipage : à cheval : G. Widmer, D. Widmer, Alain de Lauzières, Annick de Lauzières, Gérard Prisse, La Brisée, Maurice, Guy, Barbier. En voiture : Ph. Whitechurch, André Brozen, Colonel Rivière.

Invités : en tenue : P. Bocquillon, J.-P. Grenier, Madame Yver, Mlle Crémière, M. Thizon. En noir : M. Castella, Madame Moranne, Madame Zerapha, M. Zerapha, Dr Valentin, Dr Comeau, Mlle Mauffroy, M. Dubois, M. Devred junior, M. de Berna, Dr Stoskopf, Yves Blin. Les trompes de Strasbourg toujours fidèles, sonnent.

La messe, dite par l'Abbé Le Légard dont les éperons apparaissent sous la soutane, est servie par Alain de Lauzières.

Après la messe tout le monde est monté à cheval y compris l'Abbé en habits de chœur et nous nous sommes rendus en cortège au Magasin où a eu lieu la bénédiction des chiens.

Au rapport, la voie d'un gros sanglier donnée par La Brisée à l'entrée des bois Dauchy presque au débûché de Hermes, l'animal faisant tête vers la Vallée Belle Fille. Faute de temps, le rebûché n'a pu être fini. Nous mettons dix rapprocheurs qui prennent bien la voie, descendent la Vallée Belle Fille et remontent le long des taillis au-dessus du Chenil de Faÿ-sous-Bois, puis prennent sous futaie vers le Tas de

Bois, puis défaut. En reprenant les arrières trois chevreuils, sautent sous leur nez, qui n'avaient pas bougé avant. Sagement, après s'être un peu emballés les chiens reviennent. On descend fouler le Marais de Fillerval puis Saint-Lucien : rien. Il est quinze heures. On décide de mettre tous les chiens à fouler et nous entrons dans les Blancs Fossés. Attaqué immédiatement une compagnie qui éclate. Une bête rousse est séparée qui prend son parti vers les Logettes. Train très vite. Puis l'animal saute près du Carrefour de Thury et se fait battre près d'une demi-heure dans la Corne Duplessier, derrière la Ferme et en lisière de plaine. Il refuse le débûcher, revient aux Croisettes, puis aux Blancs Fossés et à Saint-Lucien, revient de Saint-Lucien aux Blancs Fossés puis saute la Route Condé, passe aux Logettes, descend au fond du sac, l'Abbaye de la Garde où il se fait aboyer une fois. Il longe le mur de l'Abbaye, passe en lisière des premières maisons de Boulin-court, longe les lisières Sud de la Forêt et revient sauter la route Condé un peu avant la ligne électrique et rentre dans les Croisettes. Il est (dix sept heures trente) la nuit est tombée, il commence à pleuvoir. Nous décidons d'arrêter.

Le dernier chien sera repris à vingt heures au Fond du Sac où le cochon est retourné après s'être fait battre et aboyer une seconde fois avant de quitter les Croisettes. Les chiens ont très bien chassé, vite, très criants et tenaces.

Jean-Pierre et Dany Grenier

NOTULES POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE LA CHASSE EN WÜRTEMBERG

Extrait de « Tübingen burg und Stadt bis 1600 von Manfred Eimer 1945 »

Les comtes Goetz et Wilhelm, derniers possesseurs du château et de la ville de Tübingen, dans l'impossibilité de rembourser leurs dettes, furent dans l'obligation de vendre en décembre 1342 le château et la ville de Tübingen avec droits et dépendances au Comte de Wurtemberg. Le Comte Goetz, toutefois, conserva comme privilèges le « Hundelege » de Bebenhausen et la chasse dans la Forêt de Schonbuch, qui s'étend de Tübingen à Stuttgart et que les premiers Comtes de la Maison de Tübingen avaient, vers l'an 1000, reçu en vasselage des Empereurs Carolingiens.

Le « Hundelege » était une servitude imposée au Cloître de Bebenhausen fondé par Rudolf 1^{er} en 1128. Elle consistait pour le chapitre du cloître de Bebenhausen à faire entretenir et soigner des chiens propres à la chasse à courre et à les tenir constamment à la disposition du seigneur et de sa suite.

Le poète allemand Uhland a tiré de cette période de la vie de Goetz de Tübingen la poésie suivante qu'on a tenté de traduire ici en vers français.

Le dernier comte Palatin

Moi Goetz de Tübingen étant dernier seigneur
J'ai vendu mon château et ma ville
Avec tous droits et biens mais que mon successeur
Me laisse, du moins, vivre tranquille.
Il est deux bons vieux droits auxquels je tiens,
Je ne saurais en souffrir la perte
Un sur le monastère fondé par les miens
L'autre sur ma forêt toujours verte.
Nous n'avons cessé de vous enrichir
De terres, d'argent, fermes et autres biens,
Donc c'est bien votre tour, moines et de me nourrir
Avec mon jeune autour et mes chiens.
A Schonbuch, la forêt alentour du couvent
Mes chiens chasseront à perdre haleine
Dieu fasse que je garde ce droit très longtemps
Ainsi, dans mon malheur aurais-je moins de peine.

Mais Goetz ne jouit pas très longtemps de l'usage de ces deux droits. En 1344 il revendait le privilège de « Hundelege » au cloître de Bebenhausen.

Toujours pour se libérer de ses dettes, il vendit encore la ville et le château de Boblingen et le droit de chasse à courre dans la forêt de Schonbuch à Ulrich et Eberhard de Wurtemberg dont il devint le vassal.

*
* *

Voici un poème inspiré à un veneur français par le Rallye Wurtemberg alors qu'il découvrait en Picardie.

Et toute la forêt de Hez
Du haut en bas est en liesse
Partout on appuie gaiement
Des « Verrières » à la « Croix Grand Jean »
Mais en recevant la pluie
Nos jeunes veneurs ont ralenti
Et en arrivant aux « Tilleuls »
Ils se sentent un peu trop seuls
C'est pas la chasse dit l'un
L'autre remonte au « Magasin »
Soudain on repart comme une balle
Ça chasse à fond à Fillerval
A entendre tous ces récris

Sûr, c'est le cochon d'aujourd'hui
Il était là, il fut vite pris
Une pibole tute l'hallali
Veneurs n'ayez pas de regret
Car malgré son aspect fluet
Ce cochon que nous avons pris
C'est bien le cochon d'aujourd'hui
Mesdames, à la route j'assume
Car à la chasse jamais ne jure
Si sa nappe paraissait grande
Lorsque vous étiez toutes vibrantes
C'est simplement qu'avec la pluie
Elle a ensuite rétréci.